

ARLT

DEABLERIES



© & © 2015 Almost Musique
pour Murailles Éditions

ALM512

/A
Citation piège à loup
Nue comme la main
Les oiseaux cassent
Le Diable
La rhubarbe
Nous taire un peu

/B
Grande fille
L'enterrement
De plein fouet
Le cancer
Le ciel de Lille
Piège à loup



SEPT. 2015

ARLT
LP 'Deableries'
Almost Musique, 2015
REVUE DE PRESSE

SOMMAIRE

NATIONAL

PRESSE

Libération - chronique
Libération Next - interview + exclu vidéo
Les Inrocks - chronique + interview
Magic RPM - chronique + top singles 2015

RADIO

France Inter / Le Nouveau rendez-vous - live session
France Culture / La Dispute - chronique
France Culture / La Revue Musicale - chronique
France Culture / Backstage - live session
FIP - airplay
Europe 1 / Social Club - interview

WEB

Les Inrocks - exclu vidéo
Les Inrocks TV - exclu vidéo
Slate.fr - chronique
Le Cargo - chronique
Pop, Cultures & Cie - chronique
Qobuz - chronique
Random Songs - chronique
The Drone - playlist

LOCAL

PRESSE+WEB

Le Petit Bulletin (Grenoble) - chronique + annonce
Télérama Sortir (Paris) - chronique + annonce
Sud Ouest / C'est déjà ça (Sud-Ouest) - citation

RADIO

Alternantes FM (Nantes) - airplay octobre 2015
L'Eko des Garrigues (Montpellier, Féarock) - airplay [album #30 de la Féraliste]

INTERNATIONAL

RADIO

Radio Campus Bruxelles (Belgique) - airplay

NATIONAL

PRESSE

CHRONIQUES



ARLT, LES CHARMES DU PALAIS

Par Olivier Lamm

— 19 octobre 2015 à 18:06

Pour la sortie de «Deableries», rencontre avec le duo qui élabore ses jongleries poétiques à partir des sonorités insolites de la langue française, au gré de splendides compositions minimalistes.



Florian Caschera, alias Sing Sing, et Eloïse Decazes. Photo Blaise Harisson



Chez Arlt, tout commence toujours dans la bouche. Tout naît d'abord entre le fond de la langue et le haut du palais, là où les vibrations des cordes (vocales) deviennent bruits (de bouches), phonèmes, éventuellement mots, énoncés et poésie - s'il faut vraiment mettre un nom sur ces phrases en boucle et en cadence qui sont la marque de fabrique du groupe. Le sens vient après, parfois, si c'est absolument nécessaire. Ainsi, de prime abord, le nom du duo se dit moins qu'il se lit. Eloïse Decazes et Florian Caschera, dit Sing Sing, ont certainement dû répondre des dizaines de fois à la question concernant ce choix incertain mais ne rechignent pas à nous en livrer le secret : on est sûr de dérapier en le disant.

Mantras contrariés

On les retrouve, un soir d'automne naissant, dans leur appartement parisien de Belleville, pour parler de *Deableries*, leur magnifique quatrième album, dont on est à peu près certain qu'il s'agit du plus beau disque chanté en français - voire chanté tout court - que l'on ait entendu depuis longtemps. Attablés autour de verres de vin d'Alsace et d'une bouteille de bière artisanale qui n'en finit plus d'évacuer de la mousse, et le flot des mots du duo est de cette texture, de cet acabit : un torrent pétillant. Eloïse Decazes commence : *«Notre nom nous est venu vraiment à l'oral. C'est en le prononçant qu'on a décidé qu'il nous convenait. Je me souviens d'une balade durant laquelle on s'amusait à prononcer des noms de livres ou d'auteur. L'effort de prononciation nécessaire pour dire celui de Roberto Arlt, l'effet de patinage qui se crée entre la prononciation insaisissable et le cerveau qui va, sur ce mot particulièrement, toujours essayer de chercher un sens... Ça a été déterminant.»* La graphie «art», toute proche, n'a pas rien à voir : le nom de Roberto Arlt - cet écrivain argentin vénéré par Borges ou Cortázar et dont on n'a que récemment commencé à entrevoir l'importance - fut une impulsion plus qu'un horizon.

Mais ce qui compte le plus, ce qui frappe l'entendement, c'est la perplexité qui coule dès qu'on dit le nom du duo de vive voix. C'est insoluble pour l'appareil oratoire et ça convient très bien à la sidération qu'on éprouve souvent en découvrant sa musique de mantras contrariés et de moteurs de guitares brinquebalants - par exemple en concert, où Arlt, soit en duo, soit accompagné du guitariste Mocke (ex- Holden) et du multi-instrumentiste génial Thomas Bonvalet (L'Ocelle Mare), ont l'air de marcher volontairement au bord d'un précipice. Eloïse Decazes : *«On a*

volontairement au bord d'un précipice. Eloïse Decazes : *«On a beaucoup expérimenté un certain état d'ivresse en concert pour voir ce qu'on pouvait tirer du flou et de notre capacité à redresser les choses au dernier moment. J'ai cette manie aussi de semer des choses sur scène, ce qui fait qu'il y a toujours des trucs qui traînent dans mes pieds et qui menacent de me faire tomber. Je suis toujours sur le point de me faire mal. J'ai besoin de ça, d'être au bord de trébucher.»* Sing Sing acquiesce, surtout sur ce dernier point : *«C'est vrai que sur scène, c'est un peu le Mécano de la "General". Mais si on peut avoir l'impression d'un côté hirsute de notre musique, il y a surtout une extrême concentration.»*

Indie sale

Dans ses travaux de *songwriting*, surtout, Sing Sing est passé maître dans l'art de mettre en scène le danger, la fêlure, le sens qui se cherche en même temps qu'on le trouve : *«Il y a la volonté de créer une forme qui rende un peu perplexe et par rapport à laquelle il faut se situer et prendre parti. Bêtement, je suis influencé par le minimalisme. J'ai beaucoup écouté Henry Flynt. Dans sa musique - comme chez LaMonte Young, mais avec ce caractère beaucoup plus primitif qui le caractérise -, il y a toujours l'amorce d'un riff qui ne se conclut pas et qui tourne jusqu'à épuisement. Je me suis demandé : "Qu'est-ce que ça peut foutre si on ne le fait pas seulement avec le riff de gratte, mais aussi avec le bout de texte qu'on chante ?" Les textes de Arlt, je les considère moins comme de la poésie ou je sais pas quoi que comme des riffs de langages à répéter.»*

Ce goût de l'accidenté, de cette tension si précieuse qui peut naître entre deux cordes de guitare mal accordées entre elles, Arlt en a fait la sève de son art cabossé et ténu comme aucun autre. Avant Arlt, Sing Sing le Messin faisait en solo des choses assez proches de celles d'Arlt, *«plus brouillonnes, commencées parce que l'intérêt le plus bas quand tu as un instrument que tu ne maîtrises pas entre les mains, c'est exprimer un truc»*. Eloïse Decazes chantait déjà aussi, depuis toute petite, un répertoire de chansons traditionnelles françaises dénichées en médiathèque, pour la plupart issues de l'énorme

Et la rencontre entre les deux a quelque chose d'une alliance contre-nature : Eloïse, l'alto *«voix d'eau»*, a beaucoup rêvé aux berceuses et ritournelles qui font le lien entre les générations ; Sing Sing, le baryton *«voix de terre»*, a surtout écouté de l'indie sale et de la chanson américaine primitive jouée par *«des songwriters un peu pourris»*. Un lien s'est pourtant établi entre les figures grimaçantes

pourris». Un lien s'est pourtant établi entre les figures grimaçantes qui peuplent l'*Anthology of American Folk Music* de Harry Smith et celles des chansons inconscientes de nos régions, lien invraisemblable mais très fertile qui, pour Sing Sing, «*permet de fantasmer, de délirer sur la chanson, notre passé, du Moyen Age à nos jours. A partir de ces fantasmes, il y a des délires de chansons qui naissent*».

Car Arlt chante en français mais ne fait pas de la chanson française. On a beaucoup rattaché l'univers fantasque du groupe à celui d'Areski Belkacem et Brigitte Fontaine, mais Sing Sing et Decazes jurent que si ces derniers sont une influence, c'est parmi 1 500 autres. Sing Sing est beaucoup plus disert sur la musique de Henry Flynt que sur l'école Saravah ou Catherine Ribeiro : «*Il a presque fallu qu'on aille jouer aux Etats-Unis pour qu'on comprenne ce qu'il y avait de spécifiquement français dans notre musique. Le français, c'est la langue de ma mère, pas celle de ma culture de mélomane. Alors on chante en français, mais c'est parce que je suis incapable d'écrire autrement.*»

Formes hirsutes

De même pour la forme chanson, choisie au détriment de la musique expérimentale moins par goût que par aveu de faiblesse. Sing Sing (dont on comprend désormais mieux le sobriquet) se gratte la tête, avant de conjecturer : «*La chanson, je l'ai choisie parce que c'est ce que je sais le mieux faire. Si on jouait des drones ou de la musique expérimentale, on ne serait pas très conséquent. La chanson, c'est l'endroit où j'ai l'impression...*» Silence. Eloïse Decazes le regarde, le reprend, malicieuse : «*... de foutre un maximum la merde*».

Bien sûr, Arlt n'en est pas au point de faire trembler l'establishment de la variété française. Mais l'univers de merveilles et d'horreurs mêlées que déroulent leurs chansons chiquenaudes est effectivement, si ce n'est le plus accueillant, l'un des plus improbables entendus depuis des années. Peut-être parce que derrière ses formes hirsutes, Arlt prend la chanson très au sérieux. Eloïse Decazes conclut : «*Une chanson, c'est une forme, un dessin, avant d'être du sens. C'est plus précieux qu'un bidouillage. C'est un objet magique et c'est pas par hasard que ça peut traverser les âges.*» ◀

Arlt Deableries (Almost Musique). En concert le 27 octobre à Bruxelles, le 10 novembre à Joué-lès-Tours (37), le 13 à Grenoble (38), le 17 à Paris (au Divan du monde avec Sour dure, 75018), le 19 à Allonnes (72) et le 2 décembre à Poitiers (86).

EXCLU LIBÉ

UN BEAU CLIP DE ARTL POUR «CONJURER LA RENTRÉE»

Par Julien Gester

— 9 septembre 2015 à 13:03

Alors que «Deableries», merveilleux prochain album du groupe français Arlt, sortira cet automne, on vous présente en avant-première la vidéo très animalière d'un nouvel extrait, «les Oiseaux cassent».



Sing-Sing et Éloïse Decazes, les deux voix mélodieuses du duo français Arlt. Blaise Harisson



Annoncé pour le 16 octobre, le quatrième album de Arlt est l'une des choses les plus souverainement délicates que l'on puisse espérer de la rentrée pop française – et de la fin de l'été en général. Pour patienter, le duo nous offre ce clip, intitulé «les Oiseaux cassent», un nouveau très bel extrait de *Deableries*, à découvrir en avant-première sur libération.fr, accompagné du manifeste suivant :

*«C'est une chanson triste pour conjurer la rentrée, combattre le mal par le mal. C'est un petit film de vacances halluciné, rempli d'absences et de mouvements de départ infiniment répétés. Un documentaire las sur les fantômes, où rôde un bestiaire à la fois burlesque et fantastique (les bestioles y apparaissent comme des métaphores, comme des clowns, comme des monstres). C'est un nouvel extrait de *Deableries*, le prochain album de Arlt.»*



Le clip est l'oeuvre des réalisateurs portugais Anafaia Supico et Nuno Barroso. Un autre extrait de l'album a déjà paru sur [le septième volume des inestimables compilations du collectif La Souterraine.](#)

Arlt sera en concert cet automne à Vaulx-en-Velin (le 10 octobre), Tours (le 10 novembre), Chalon sur Saône (le 12 novembre), Grenoble (le 13 novembre), Paris (le 17 novembre, avec Sourdure, lors des désormais fameuses "Fêtes souterraines"), Allonnes (le 19 novembre), Nantes (le 21 novembre) et Poitiers (le 2 décembre). ◆

[Julien Gester](#)



Les étés indiens

Amis de longue date, **Bertrand Belin** et le duo **Arlt** sortent en même temps leurs nouveaux albums, parfaits pour réenchanter l'air du temps.

Avec son profil de loup de mer, son ascendance bretonne et ses histoires de noyades existentielles (il en a fait un roman, *Requin*, en début d'année), Bertrand Belin nous rappelle cette leçon de vie bien connue des amateurs de baignade en eaux vives : le plus dur, c'est d'y entrer. "Qui veut nager dans mes eaux glacées ?", demande le chanteur dès le premier morceau de *Cap Waller*, son cinquième album. Nous, tête la première et en apnée jusqu'au fond. D'autant qu'en surface, elle est bonne : cet album se distingue des précédents par son côté funky. Oui, funky. Une rythmique mate et nerveuse qui assèche la bouche, des motifs de guitare qui s'éloignent du folk-rock, roulent vers le Sud et l'Afrique, le signe d'un réchauffement climatique bienvenu chez cet homme habitué à chanter sous la pluie. La pluie est toujours là, mais dans la bouche de ce goûteur de mots, qui sait comme personne les faire tomber sur une trame musicale, c'est "une pluie, folle, folle folle" qui soulage une terre assoiffée. Des chansons à la façon de chorégraphies épurées, étales, nocturnes, où les textes et le propos affleurent comme les récifs de l'époque – solitude, exil, peur du déclassement, spleen. Qu'il l'ait voulu ou non, Bertrand Belin est l'un des

rare aujourd'hui à attraper l'air du temps (celui qu'on respire et qu'on déplore) pour en faire des chansons aimables, réconfortantes, et qu'on écouterait encore dans dix ans. **Deableries est le quatrième album du duo/couple Arlt** (Sing Sing et Eloïse Decazes), dont la position n'a pas vraiment changé : de la chanson folk gueuse, à la marge mais libre, qui dort dehors, construit son feu au milieu de nulle part ou au pied de monuments dont il chatouille les orteils – on pense encore aux mystères du Velvet Underground, à un vieil album de Movietone ou à la fantaisie blême de Boris Vian. Pour la première fois, Arlt a enregistré ses chansons à quatre, avec le guitariste Mocke et le multi-instrumentiste Thomas Bonalet. Elles ont pris quelques coups de soleil voilé, un peu de couleurs et d'horizons, lointainement exotiques, mais n'ont rien perdu de l'essentiel : ce chant à deux voix

qui s'harmonisent dans la fragilité, la sidération, le souffle. Une avant-garde conjugale, domestique, avec ses propres règles et ses dérèglements. Les chansons d'Arlt sont des funambules hagards, des châteaux de sable emportés par la vague. Un frisson de forte fièvre les parcourt et les rend plus vivantes. *Deableries* est l'album le plus doux, fragile d'Arlt, et sans doute aussi le plus sombre. Il faudra un peu de courage pour y plonger, mais le plus dur sera d'en sortir. **Stéphane Deschamps**
 ●●●●●
Bertrand Belin *Cap Waller* [Cinq7/Wagram] **concerts** le 14 novembre à Laval, le 19 à Nantes, le 20 à Périgueux, le 21 à Blois, le 22 à La Rochelle, le 24 à Creil, le 25 à Tours, le 26 à Rouen, le 27 à Tourcoing, le 2 décembre à Poitiers (avec Arlt), le 3 à Mérégnac, le 4 à Toulouse, le 5 à Biarritz, le 10 à Dijon, le 11 à Lyon, le 15 à Paris (Bataclan), le 17 à Massy, le 18 à Guyancourt bertrandbelin.com
 ●●●●●
Arlt *Deableries* [Almost Musique/L'Autre Distribution] **concerts** le 28 octobre à Lille, le 10 novembre à Joué-les-Tours, le 12 à Chalon-sur-Saône, le 13 à Grenoble, le 17 à Paris (Divan du Monde), le 19 à Allonnes, le 21 à Nantes, le 2 décembre à Poitiers (avec Bertrand Belin) artlmusic.com
lire aussi l'entretien croisé entre Bertrand Belin et Arlt p. 50

les chansons d'Arlt sont des funambules hagards, des châteaux de sable emportés par la vague

ARLT – DEABLERIES



(Almost Musique/L'Autre Distribution)

Dans le paysage un peu morne et plat de la chanson française où une certaine normalité de fond et de forme fonctionne comme un passeport pour la légitimité, l'apparition récente d'un duo aussi atypique que **Arlt** fait figure de trésor à choyer comme un enfant fragile.

Avec pour parents spirituels Brigitte Fontaine et Areski Belkacem, à l'époque où ces derniers enchaînaient des chefs-d'œuvre d'art brut comme *L'Incendie* (1973) ou *Vous Et Nous* (1977), Éloïse Decazes (chant) et Sing Sing (guitare, chant) ont repris en quelque sorte le flambeau d'une musique brûlante et atemporelle, à l'ossature saillante et néanmoins porteuse d'une sensualité troublante.

Après *La Langue* (2010) et *Feu La Figure* (2012), deux albums essentiels pétris de grâce surréaliste et d'échardes free folk, sans oublier un vrai-faux best of trituré à la moulinette expérimentale du multi-instrumentiste Thomas Bonvalet l'an passé, le tandem réapparaît aujourd'hui aguerri et plus déterminé que jamais à ne rien céder sur le terrain de la radicalité et du dénuement.

Deableries fait même un peu marche arrière en asséchant davantage la forme, en débarrassant ces ritournelles de toute tentation de décorum pour mieux traquer l'intime, ses zones d'ombre comme ses joies fulgurantes.

Nue Comme La Main, *Les Oiseaux Cassent* et *La Rhubarbe* sont à cet égard la parfaite illustration de cet élan poétique et décharmé, avec des paroles répétées en boucle jusqu'à ne plus faire sens, avec ces guitares et autres banjos enveloppant le tout de rythmiques étranges et d'arpèges libres de toute convenance.

La faiblesse du disque réside peut-être dans le sentiment de redite qui se dégage en fin de parcours, malgré un titre bluesy comme *Le Cancer*, avec un refrain sous forme de valse doucement embrouillée qui offre aux comparses musiciens Mocke et Thomas Bonvalet de quoi emmener le duo sur des terrains cahoteux pleins de promesses.

"Poser nos pièges à loups dans le centre-ville, mon cœur", nous susurrent-ils à l'oreille en ouverture et en conclusion de *Deableries*. Nous voilà donc rassurés : les plus beaux méfaits et coups tordus apportés à la chanson d'ici sont encore à venir.

Thomas Bartel

NATIONAL

PRESSE

INTERVIEWS

les
inROCKs

rencontre

Aventuriers du son et du verbe, **Bertrand Belin** et le groupe **Artt** défrichent chacun à leur façon de nouveaux territoires dans la musique française. Conversation croisée.

par Stéphane Deschamps
photo Vincent Ferrané
pour Les Inrocksuptibles



Sing Sing,
Eloïse Decazes
(le duo d'Artt)
et Bertrand Belin
au bar Culture
Rapide, Paris XX*

compagnons de la chanson

rencontre

Il y a quelques mois, pendant que Bertrand Belin maquettait les chansons de son nouvel album dans un studio de Montreuil, Artl mixait le sien au même endroit, tous deux séparés par une vitre. Mais dans la vraie vie, moins que ça les sépare. Quinze ans que ça dure, que Belin et Sing Sing (la moitié du duo Artl, avec sa compagne et chanteuse Eloïse Decazes) sont amis comme des frères et travaillent au même endroit : une chanson française (ou au moins en français) d'auteur, vivante, lettrée, chercheuse de sens et de sons, affranchie. Chemin faisant, Bertrand Belin et Artl sont devenus des parrains, des références et des exemples pour la jeunesse. Avec le temps (et avec sa voix basse, sa silhouette de rockeur ténébreux), Bertrand Belin est presque arrivé à un statut de néo-Bashung sans les tubes. Plus hirsute, le duo Artl incarne la partie émergée d'un passionnant underground musical (fédéré notamment par la nébuleuse de musiciens La Souterraine). Nouveaux albums pour les deux, et premier entretien croisé entre Bertrand Belin et Sing Sing.

Quand et comment vous êtes-vous connus ?

Sing Sing – C'était en mai 2000, un concert à Paris, à la Maroquinerie. Bertrand jouait avec le groupe Les Enfants Des Autres, et moi avec Elle LA Mauvaise, mon premier groupe local messin. On s'est causé, on s'est plu. Après, on s'est revus sur des tournées, je me retrouvais toujours à faire la première partie d'un groupe dont Bertrand tenait la guitare. Fut un temps où il a aussi fait ma première partie. A un moment, on s'est échangé nos adresses. C'était sérieux, on s'est écrit des lettres. Quand je passais à Paris, on se voyait, je dormais chez lui.

Bertrand – Ces premières rencontres avaient la magie du hasard, mais dont on sentait qu'il était en train de construire quelque chose de durable. Puis on a travaillé ensemble sur les premiers disques de Sing Sing. C'était un peu le navire scientifique coincé dans les glaces. L'univers de Sing Sing nous rendait tous un peu dingés. On avait l'impression d'être en train de se marier à un enterrement, en permanence.

Sing Sing – L'espace avait l'air de grimacer. Bertrand ouvrait la fenêtre et me demandait de passer le bras dehors pour s'assurer que le monde extérieur existait toujours.

Depuis, vous vous suivez, vous vous portez conseil ?

Bertrand – Enormément. On a été longtemps incapables de se séparer le soir venu, on restait sur



“je nourris très peu de frustrations. Quand il se passe un truc, je suis content” Sing Sing

les bancs parce que la conversation le demandait. On se voit moins aujourd'hui, mais plus longtemps, parfois dix heures d'affilée, ça se finit rarement avant l'aube. On se dit des choses, sur tous les sujets. J'ai toujours entendu les chansons d'Artl dès qu'elles prennent forme, et Sing Sing a toujours écouté mes maquettes. On se fait des commentaires, bienveillants mais constructifs, qui éclairent. On se connaît tellement que tout n'a pas à être dit.

Sing Sing – Quand je n'arrive pas à boucler un truc, je m'en remets d'abord à Eloïse. Mais quand un doute persiste, Bertrand est mon interlocuteur privilégié. Ça peut être une histoire de virgule, le choix d'un mot. On est tous les deux relativement entourés. Mais quelque chose d'aussi enraciné et confiant, c'est rare. C'est présent, sempiternellement remis sur l'établi, sur le métier de l'amitié.

Mais vous n'êtes jamais sur les disques

L'un de l'autre ?

Bertrand – Non, parce que depuis le début, on sait qu'on a chacun un pays à défricher, à entretenir. On travaille au même endroit mais on découpe des formes différentes. Ce que l'un expérimente, l'autre n'aura pas à s'en charger. Ce n'est même pas la musique qui on joue qui nous a rassemblés au départ : on a commencé par parler de la musique des autres, de littérature, de peinture.

Bertrand, tu disais il y a quelques années : "Grâce à la musique, j'ai su que j'allais pouvoir traverser cette existence."

Bertrand – J'ai dit ça ?

Sing Sing – Moi, je ne me dis pas ça. Je n'ai aucun problème en tant qu'auditeur mais je ne me vois pas comme musicien. J'y suis venu sur le tard. Mes parents n'écoutaient pas de musique, je n'ai pas pris de cours quand j'étais petit. J'ai commencé à jouer avec une guitare à trois cordes, inaccordable. C'est pour ça que je joue comme je joue aujourd'hui. Les gens qui ont écouté mes premières demos, quand c'était un passe-temps adoléscent, vers 15-16 ans, me parlaient d'une approche brute, de vieux blues que je ne connaissais pas, que du coup j'ai écouté. Un truc mal foutu, à la Smog, Lou Barlow. C'était des influences inconnues, j'écoutais très peu de musique avant d'en faire. Je ne me destinais pas à ça. Aujourd'hui, je ne prends ma guitare que pour écrire des chansons pour Artl, je n'accompagne personne, je ne tape de bœuf avec personne. Je ne joue pas toute la journée chez moi.

Bertrand – Ce n'est pas la musique qui m'aide à traverser l'existence, c'est la pratique d'un instrument. J'ai toujours considéré la guitare comme un très bon compagnon de l'homme, comme un chien ou un canif dans la poche. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai fait la manche dans le métro avec ma guitare, j'ai vu qu'on pouvait en sortir quelque chose pour aider au quotidien. J'ai toujours ce chien avec moi, qui me tient chaud la nuit.

Bertrand, ton premier roman, Requiem, est sorti en début d'année. Sing Sing, tu écris aussi ?

Sing Sing – A part des chansons et sur la musique, non. J'avais écrit des nouvelles au lycée, d'une à trois pages chacune, dans un demi-cahier. Je l'ai prêté à un mec qui s'est évanoui avec...

Bertrand – Il s'est évanoui en les lisant ?

Sing Sing – (rires)... Depuis, ça ne m'a plus vraiment travaillé. Plus j'ai lu, moins je me suis senti autorisé à écrire. Le lecteur a complexé l'auteur. Mais maintenant que Bertrand a écrit un bouquin, je suis jaloux, il va falloir que je m'y mette. Aujourd'hui, j'écris quelque chose qui ne soit pas porté par la voix, la musique, ça recommence à me brûler un peu. J'ai le souvenir, depuis que je suis petit, d'un rapport au réel qui prend une diagonale étrange. Tout ce que je vois, je l'écris dans ma tête. Un arbre, une situation, une parole... Quelque chose en moi le réécrit, le reformule. Bertrand, comment tu ressens ça ? Tu es un auteur depuis que tu es petit ?

Bertrand – Je comprends cette position, à prendre le vent. Moi, j'ai été tellement sauvé par la lecture... La littérature m'aide à penser le monde tangible. J'ai accepté la brutalité du monde grâce à un effet psychotrope de la lecture. Si j'écris, c'est parce qu'il y a un effet calmant, embellissant sur le monde. Comme si c'était impossible que le monde ne soit pas raconté.

Vos nouveaux albums reflètent le monde ?

Bertrand – Oui, mais avec de la beauté. Il y a un travail, une pensée. Dans mon disque, il y a des épopées, des tragédies de peu. Quelqu'un agite la main, slatome entre deux flaque de boue : c'est ça la chanson, pas d'autres informations. Ça fait exister des situations qui ne sont pas intégrées à des réseaux dramatiques, à la marche du monde sous son aspect carnivore. Tout ce qui est pacifique, qui n'est pas en train d'orchestrer la pourriture, vaut le coup d'être pris en considération. Le monde dans son acception médiatique, purulent, rentre dans mon disque, mais pas par une volonté. Ce sont des fenêtres ouvertes. ▶

rencontre

“on n’est jamais à l’abri d’un tube, c’est un risque à prendre. Mais depuis cinq albums, je me suis tenu à l’abri. Sacré boulot”

Bertrand Belin

Ça coûte un peu, ça coûte en chauffage. Ce n’est pas pensé, c’est perçu. Le déclassement, la guerre, les déplacements de populations, ces thèmes sont dans le nouvel album mais il en a toujours été plus ou moins question dans mes disques.

Sing Sing – Je ne sais pas dans quelle mesure l’époque entre dans les disques. Il se passe à peu près toujours la même chose dans les chansons d’Arlt : des déséquilibres intimes, des dérèglements climatiques. La météo qui change, dont la météo des individus, ça existe depuis toujours. Arlt, c’est Eloïse et moi. Je rédige les textes mais c’est toujours des situations à deux voix, en interaction. Pour exprimer du chagrin, de la nervosité, de la joie, du désir. Des choses qui donnent envie de mordre ou qui font saigner du nez. Je ne m’imagine pas commenter ma mélancolie d’un monde dans lequel je ne me sens pas très bien, ce n’est pas comme ça que ça se passe. Les chansons réclament, ce n’est pas nous qui avons envie de les habiller ou pas. On reconnaît une chanson, comme un sculpteur qui taille un caillou et il y a un cheval dedans. Une chanson, c’est une matière que tu apprends à appréhender.

Bertrand – C’est la vertèbre de stégosaure qui affleure du sol. On dirait une anse de poterie, tu enlèves la terre et c’est un stégosaure.

Il y a de la mélancolie dans vos albums, de la gueule de bois...

Bertrand – Dire le contraire serait refaire l’histoire.

Sing Sing – J’ai tout écrit et enregistré avec la gueule de bois. Mais je pense que c’est un album d’étonnement plutôt. De stupeur, avec de la joie, de la trouille, de la peine. Les chansons peuvent être tristes, cruelles ou mélancoliques, mais elles ne sont pas désabusées, elles sont toujours surprises de ce qui se passe. Il y a toujours un élément dynamique. Pour moi, un fado n’est pas triste, il exprime la tristesse mais célèbre la joie qu’elle contient. C’est une célébration de chanter, d’écrire. La louange de la mélancolie, ça inclut de la joie. Toutes mes chansons sont étonnées.

Bertrand – Mon premier disque, j’ai eu beaucoup de plaisir à le faire parce que c’était le premier. J’ignorais tout de ce qui allait s’y trouver, je pensais que personne ne l’écouterait. Je pensais que ça serait le seul, et encore, je ne pensais pas aller jusqu’au bout. Les suivants, il y avait de l’intensité mais moins de plaisir. *Hypernuît*, je l’ai fait dans un brouillard épais, sans savoir ce que je faisais. Il m’a complètement échappé et j’en souffrais. Le nouveau, il m’a échappé

aussi mais je n’en souffrais pas, j’étais content, je voyais les réactions chimiques se faire devant moi. Je l’ai fait dans la joie, pour faire plaisir aux gens que j’aime.

Comment vous situez-vous dans la musique en France ? Bertrand, tu es presque une vedette, mais pas encore...

Bertrand – Pourquoi tu dis “pas encore” ? Comme si toute entreprise artistique n’avait qu’une seule trajectoire, velléité et raison d’être : accéder à toujours plus de public, une espèce de vedettariat. C’est pareil dans l’art contemporain, le théâtre. Le public et les professionnels laissent croire que le but, c’est ça. Moi, je ne cherche pas à devenir une vedette.

Comme disait le célèbre philosophe Nicolas Ruffault : “La vraie réussite, c’est de durer sans réussir”. Ma vie de musicien, mon statut social ne sont pas un problème pour moi aujourd’hui. D’un point de vue économique, je n’ai pas de problème pour créer. Je ne refuse pas activement de devenir une vedette, on n’est jamais à l’abri d’un tube, c’est un risque à prendre. Mais depuis cinq albums, je me suis tenu à l’abri. Sacré boulot. Ce que j’aime, c’est l’aventure humaine avec les musiciens que je connais depuis longtemps, avec qui j’ai partagé dix ans de vie. C’est ça que j’ai envie de préserver.

Sing Sing – Je souscris. Je suis content, il s’est déjà passé pour moi beaucoup plus de choses que je ne l’attendais. Je suis toujours stupéfait de pouvoir faire des disques, de les voir dans le commerce, que des gens s’y intéressent et viennent au concert, qu’ils soient 5 ou 800. Je nourris très peu de frustrations. Quand il se passe un truc, je suis content. J’ai eu très peu d’ambition sociale, c’est vrai. Plus je fais de concerts dans l’année, plus je suis content, mais parce que j’aime faire des concerts. Et puis Arlt ça concerne ma vie privée, personnelle, entre Eloïse et moi, ça nous permet de partir à l’aventure ensemble. C’est marrant parce que Bertrand et moi on se connaît depuis quinze ans et on n’a jamais parlé de ça ensemble, de combien on gagne, de combien de disques on vend.

Bertrand – On en vit de la musique, j’en vis depuis vingt ans, mon statut me convient très bien. La différence, c’est qu’il y a vingt ans j’étais accompagnateur, je ne faisais pas mes propres chansons. La vraie valeur ajoutée aujourd’hui, qui n’est pas monnayable, c’est de tenir la barre. Ça donne un sens à ma vie. ■

Bertrand Belin *Cap Waller* (Cinq 7/Wagram)

Arlt *Deableries* (Almost Musique/L’Autre Distribution)

lire aussi la critique des deux albums p. 79

NATIONAL

PRESSE

DIVERS

top 30 albums



- 01 **THE APARTMENTS**
No Song No Spell No Madrigal
(Maison Martin Margiela)
- 02 **ALINE**
La Vie Électrique
(L'Autre Rive)
- 03 **JULIA HOLTER**
Love You In My Bedroom
(Domino/Interscope Music)
- 04 **TAME IMPALA**
Currents
(Shoegaze/Contra/Interscope)
- 05 **NICOLAS GODIN**
Contropunt
(Bocuse/Warner Music)
- 06 **CHRISTOPHER OWENS**
Cherry Daily Forever
(Cherrytree/Contra/Interscope)
- 07 **DEERHUNTER**
Holding Forever
(MCA/Interscope)
- 08 **JIM O'ROURKE**
Simple Songs
(Globe/Universal)
- 09 **SUFJAN STEVENS**
Come & Level
(Mathematics/4AD/Interscope)
- 10 **DESTROYER**
Fiction Season
(Globe/Interscope)
- 11 **MALLÉE SONGS**
Natura Times
(Globe)
- 12 **MICACHU & THE SHAPES**
Good Sad Happy Bad
(Globe / House Records/Wagram)
- 13 **FATHER JOHN MISTY**
I Love You, Honeybear
(Belo/Interscope/Capitol)
- 14 **FEU CHATTERTON**
No Le Jour (A Roof Elsewhere)
(Interscope/Interscope)
- 15 **MALVIEN BERGER**
Lévation
(Jazz/Universal/Interscope Music)
- 16 **WESTKUST**
Left Forever
(Wagram/Interscope)
- 17 **EZV**
Crying Out
(Capitaine Records/Interscope)
- 18 **KIDISS**
Hot Tears
(Interscope/Interscope)
- 19 **KURT VILE**
If Only I've Gone Down...
(Globe/Interscope)
- 20 **TOBIAS JESSO JR.**
Gloom
(Globe / Further Sounds/Matador/Wagram)
- 21 **MARTIN COURTNEY**
Many Moons
(Contra/Interscope Music)
- 22 **JOANNA NEWSOM**
Divers
(Globe/Interscope)
- 23 **C DUNCAN**
Archipel
(Capitaine Records/Interscope)
- 24 **LEVON VINCENT**
Levon Vincent
(New Line/Interscope)
- 25 **UNKNOWN ORCHESTRA**
Milk-Love
(Capitaine/Warner)
- 26 **BATLES**
La Chute
(Wagram/Interscope)
- 27 **CHASSOL**
Big Sun
(Globe)
- 28 **DERADOORIAN**
The Legend of Power Planet
(Maison Martin Margiela)
- 29 **GWENHO**
17 Chans Chant
(Globe/Interscope)
- 30 **SLEATER-KINNEY**
No Cities to Love
(Globe/Interscope)

top 15 singles



- 01 **BLURRED LINES**
There Are So Many of Us
(RCA/Universal Music)
- 02 **TAME IMPALA**
Let It Happen
(Blurred Lines/Contra/Interscope)
- 03 **NEW ORDER**
Waiting
(Interscope)
- 04 **THE RADIO DEPT.**
Occupied
(Subliminal/Interscope)
- 05 **DOMENIGUE DUMONT**
Comme Ça (Acroche)
(Globe)
- 06 **THE WEEKND**
Can't Feel My Face
(Def Jam Recordings/Interscope)
- 07 **CHROMATICS**
I Can Never Be Myself
When You're Around
(Bukura Du 8 Belles/Interscope)
- 08 **NEW ORDER**
Waiting
(Interscope)
- 09 **ARLT**
Nue Comme La Main (Album)
(Almost Music/Arts Distribution)
- 10 **COURTNEY BARNETT**
Reflections of Me
(Globe/Interscope)
- 11 **ETIENNE DAHO**
Père Sins Innocence
(Globe/Interscope Music)
- 12 **FRANÇOIS**
Les Fous de Blanc
(Wax Play / The Song Once Again/Interscope)
- 13 **TY SEGALL**
Mr. Face EP
(Globe/Interscope)
- 14 **NICOLAS GODIN**
Mélodisme/Père Doch Der Sünde
(Globe/Interscope Music)
- 15 **COMPUTER MAGIC**
Dreams of Better Days EP
(Globe/Interscope)

'Nue comme la main': #9 du Top 15 singles 2015

NATIONAL

RADIO

CHRONIQUES + AIRPLAY + INTERVIEWS + LIVE SESSIONS



l'émission du **jeudi 15 octobre 2015**



20 ans de Révolution Gay, ORLAN et musique bretonne

0 commentaire



Le duo joue "Le Diable", une chanson de leur nouvel album "Deableries".

En concert à Tours le 10/11, à Grenoble le 13/11, à Allonnes le 19/11 et à Poitiers en première partie de Bertrand Belin, le 02/12.



Arlt © France Inter - 2015 / Elsa Béranger



Arlt - LIVE © France Inter - 2015 / Elsa Béranger

ARLT



ARLT © Radio France - 2015



Musiques: "Have You In My Wilderness" Julia Holter & "Deableries" Arlt & "Unfished Sings Like our Story" Arcan

57 minutes 15.10.2015 - 21:00

Nos critiques Olivier Lamm et Christophe Conte sont invités par Arnaud Laporte pour vous parler de 3 sorties d'albums.

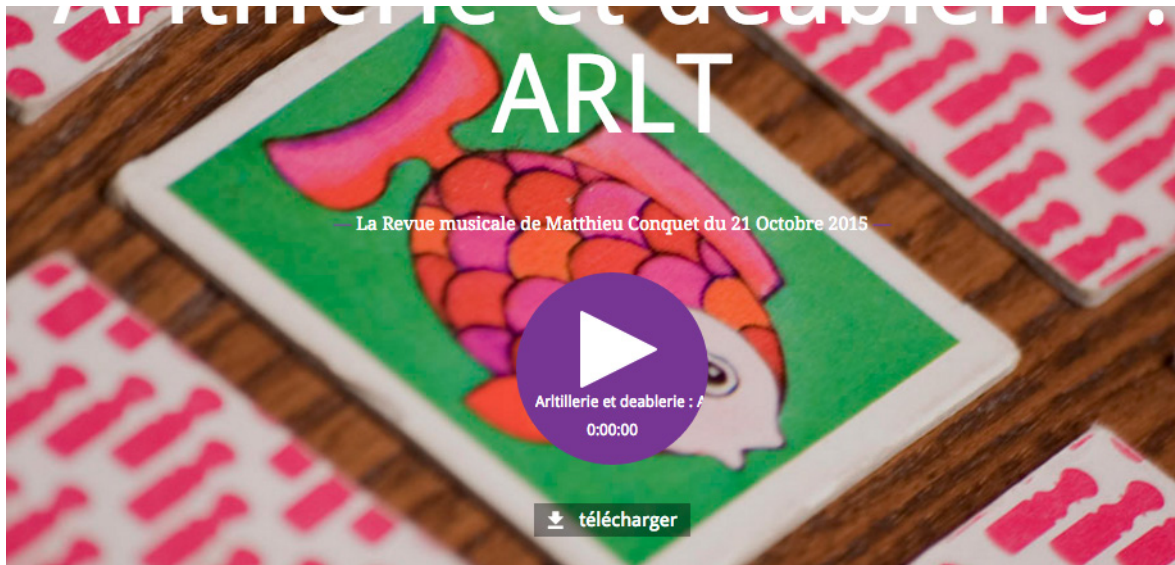
Au programme de cette Dispute musiques :

-**"Deableries"** du duo Eloïse Decazes et Sing Sing, **Arlt**, sortie prévue le 16 octobre chez **Almost Music**, deux extraits sont déjà en écoute, **"De plein fouet"** et **"Nue Comme La Main"**, de la chanson française **"Very hot"**.



1. Piège à loups
2. Nue comme la main
3. Les oiseaux cassent
4. Le Diable
5. La rhubarbe
6. Nous taire un peu
7. Grande fille
8. L'enterrement
9. De plein fouet
10. Le cancer
11. Le ciel de Lille
12. Piège à loups 2

«Une sorte de continuation contemporaine des expériences de Brigitte Fontaine et Areski ; cette chanson un peu expérimentale mais qui tient ses racines malgré tout. Une chanson traditionnelle modernisée par une approche instrumentale.» - Christophe Conte



« Nue comme la main » ou le concentré d'une œuvre d'Arlt en trois minutes trente neuf.

Eloïse Decazes et Florian Caschera alias Sing Sing forment ensemble Arlt. Ecrivez ARLT par ce que vous êtes sûr « de déraper en le disant », Arlt peut-être aussi parce que c'est un romancier argentin, Roberto Arlt, que les lecteurs de Borgès et Cortázar connaissent probablement. Arlt qui publie leur quatrième album : Deablerie, ici en version duo augmenté, bien entouré d'ailleurs, avec notamment Thomas Bonvalet qui joue d'un peu de tout mais très bien, et d'un certain Mocke à la guitare (que certains ont peut-être entendu en orfèvre des groupes Midget et Holden) dont on écoute les lignes brisées...

Equilibre et rupture, décollages et jeux de contrastes : ARLT organise sa musique par les contraires, entre ce qu'ils appellent une voix de terre et une voix d'eau, un groupe qui produit finalement tous les oxymores : austérité flamboyante, sophistication primitive et humour triste. Souci des sons mais aussi des mots mis en évidence ici, pour un groupe dont la première parution s'appelait justement « La Langue ». Comme le confiait Sing Sing à Libération à propos de ses textes « je les considère moins comme de la poésie, ou je sais pas quoi, que comme des riffs de langage à répéter ».

Un « piège à loups » ouvre et referme l'album, il est ensuite question de Diable, de Rhubarbe, d'Enterrement, De Plein fouet (on pourrait presque dans le désordre en faire des phrases) suivent Le Cancer, Nous taire un peu. Après enquête il semble que le mot du titre « deablarie » soit issu du vieux français et plus précisément du Livre de la deablerie d'Eloy d'Amerval, publié en 1508, où un « prestre plain de prudence » averti le lecteur à propos du rôle que joue le diable dans le monde. Conversations entre diables rapportées qui sont autant d'occasion de décrire le monde et la société qui entoure l'auteur. Sans préjuger de la volonté morale de ce disque, on dira à propos de sa musique ce que Sing Sing a dit de musiciens qu'il admire et côtoie, qu'elle a « le grand orgueil des fauves et la belle humilité des gueux ».

NATIONAL / RADIO / LIVE SESSION

France Culture / Backstage - novembre 2015

<http://www.franceculture.fr/emission-backstage-numero-10-la-folie-de-foofwa-2015-11-02>



Numéro 10. La folie de Foofwa

02.11.2015 - 23:00

59 minutes



Foofwa d'immobilité, Naked Dancewalk ©

LIVE : ARLT - Deableries





ACCUEIL > ANIMATEURS > FRÉDÉRIC TADDEI > EUROPE 1 SOCIAL CLUB - 30/11/15

EUROPE 1 SOCIAL CLUB FREDERIC TADDEI

Europe 1 social club - 30/11/15

Publié à 07h04, le 01 décembre 2015, Modifié à 07h04, le 01 décembre 2015



Par **Frédéric TADDEI**

Frédéric Taddei reçoit Arlt, groupe de pop-rock-folk français, François Rollin, humoriste et acteur, Thomas Guénolé, politologue, François Durpaire, universitaire et historien, Emmanuelle Julien, journaliste, co-auteur, et Alexandre Cammas, fondateur du guide du fooding pour l'édition 2016.

Les invités:

- **Arlt**, groupe de pop-rock-folk français, pour son nouvel album "Deableries"
- **François Rollin**, humoriste, acteur pour son livre "Les dictées loufoques du Professeur Rollin" Ed. La Martinière - "Le professeur Rollin se rebiffe" au Théâtre Michel
- **Thomas Guénolé**, politologue, pour son livre "Les jeunes de banlieue mangent-ils les enfants ?" - Ed. Les bords de l'eau
- **François Durpaire**, universitaire et historien, pour la BD de politique fiction "La Présidente" - Ed. Les Arènes
- **Emmanuelle Julien**, journaliste, co-auteur et co-réalisatrice de la web série pour Arte Créative "Poilorama", 10 épisodes diffusées à partir du 1er décembre
- **Alexandre Cammas**, fondateur du guide du fooding pour l'édition 2016

NATIONAL

WEB

CHRONIQUES

Si l'actu musicale va trop vite pour vous, rendez-vous toutes les deux semaines dans la rubrique «Dans ton casque». Actu, vieilleries, révélations ou underground: vous serez nourris en 3 minutes, durée d'une bonne pop song. Aujourd'hui: Lana Del Rey, Arlt et The Married Monk.

Cédric Rouquette | Culture | 27.09.2015 - 7 h 43 | mis à jour le 09.10.2015 à 16 h 17

2.

Le coup de pouce

Arlt, les poètes grinçants du rock français

Comme l'a montré le petit quiz [auquel vous vous êtes peut-être livrés à la rentrée](#), trop peu de monde connaît encore Arlt. Leur prochain disque sort mi-octobre. L'espace de deux semaines qui nous sépare de l'arrivée de *Deableries* constitue une fenêtre suffisante et idéale pour apprivoiser ou se réapproprier le répertoire de ce duo si créatif qu'il a créé un son unique. Il est si vite identifiable qu'il confine à la création de style.

Un homme, une femme. Sing-Sing et Éloïse Decazes. Deux guitares, souvent. Et partout, des frottements, des grincements, des fissures, des dissonances, d'impossibles rapprochements. Arlt prend, en une musique, plus de risques que beaucoup d'autres artistes en une carrière. Le groupe utilise des accords que tant d'autres méconnaissent, les enchaîne hors de tout académisme, tente une mélodie qui semble surgir d'une autre tonalité. Mais ça fonctionne. Arlt retombe sur ses appuis avec la grâce d'un chat. Tous les ingrédients de la musique servent une poésie pleine de vitalité, de paradoxes, d'amour, d'étonnements et de grands écarts («*Je ne sais plus de quoi on parle, si c'est de la mort qui vient, ou si c'est du café qui brûle*», dans «Nous taire un peu», chronique épatante du couple qui dure comme il peut).

Tourmentée beaucoup, plombante jamais, gracieuse toujours: tous les courants contraires de la musique d'Arlt sont miraculeusement agglomérés par les voix de Sing-Sing et Éloïse Decazes. Grave, à la base de tout, celle du mâle est vulnérable et ne l'esquive pas. Aiguë, flirtant avec l'idée d'un sifflement, celle d'Éloïse dessine autoritairement la forme finale en cherchant le ton juste. Tout était en place dans *Feu la figure* (2012). Ce registre irrigue aussi le duo avec Thomas Bonvarlet paru l'an passé chez Almost Musique (2014).

Deableries est aussi un sommet d'artisanat pop qui se nourrit dans le blues ancestral et le free jazz plus sûrement que dans les courants plus souvent cités. «Les Oiseaux cassent» est le premier extrait rendu public.



Arlt - Deableries



D'albums en concerts, on commence à se sentir chez soi dans la maison **Arlt**, cette chaumière espagnole aux angles biscornus, à la déco faite de bric et de broc, de bibelots improbables qui accrochent le regard, où l'on croise des individus un peu louches en train de jouer des instruments étranges dans les recoins. On y passe de temps en temps, on y cherche d'abord sa place et puis l'on s'y sent bien, les lieux ne ressemblent à rien d'autre mais ils sont accueillants.

Aspérités rentrées

On s'y sent si bien, en réalité, qu'on s'étonne de si peu s'étonner aux premières écoutes de *Deableries*. Surtout lorsqu'on avait tourné des mois autour du formidable **Feu la figure** avant d'en trouver la porte. On s'interroge alors : la musique d'Arlt a-t-elle soudain rentré ses griffes et ses piquants ? Ou est-ce notre oreille qui s'est faite à sa singularité ? Peut-être la parenthèse de l'**album** en collaboration avec **Thomas Bonvalet** (dont deux titres, « Grande fille » et « Le ciel de Lille », sont repris ici) nous avait-elle fait attendre un album davantage tendu vers la dissonance féconde et le chaos joyeux. Au lieu de quoi on découvre dans ce nouvel album une douceur inattendue, presque éthérée par moments. Là où *Feu la figure* nous agaçait les sens, *Deableries* les apaise.

On ne trouvera pas ici de crescendos tremblotant aux portes de la folie pour mieux nous secouer, comme sur « Le Ventre de la baleine » ; les aspérités se font plus discrètes, l'étrangeté plus sereine. Elle va davantage se nicher dans les textes de **Sing Sing**, dans sa poésie brute riche en images saisissantes : ces enfants qui fument de joie, ces matins gras de gueule de bois, ce miel chaud qui brille dans les arbres où rôtissent les oiseaux. On y avance sur la pointe des pieds comme en territoire incertain ; on retrouve parfois dans les textes cette capacité unique à questionner nos émotions, comme sur le superbe « L'Enterrement » qui drape de douceur brumeuse la belle voix d'**Eloïse Decazes** et où l'on ne sait plus très bien s'il faut rire ou pleurer, car on ne se rappelle plus qui l'on est venu mettre en terre. Nous voilà parfois suspendus entre deux ou trois émotions contradictoires et pourtant toutes vraies, toutes sincères. Incertitude qui habite les paroles du très beau « Nous taire un peu » comme une mise en abyme : « Je ne sais plus de quoi on parle, si c'est de la mort qui vient ou bien si c'est du café qui brûle. »

Le diable et les oiseaux




Deableries tend vers une forme d'épure que l'on n'attendait pas forcément chez Arlt et creuse un sillon similaire à celui de leur premier album *La Langue*, mais avec davantage de maîtrise dans le funambulisme, davantage d'évidence dans la grâce. Les voix et les guitares s'entremêlent plus intimement que jamais ; là où les arrangements de Thomas Bonvalet prenaient parfois, sur leur album commun, l'allure d'un dialogue passionnant mais tendu, sa participation, comme celle de **Mocke** à la guitare, s'intègre cette fois tout en sérénité, quoique mâtinée d'une certaine rugosité. Les chansons se déclinent en deux saisons : l'hiver qui vous enveloppe de grisaille cotonneuse et fait casser les oiseaux dans le froid matinal (« L'Enterrement », « La Rhubarbe »), l'été où le diable vous chauffe les sens et les sangs (« Nue comme la main », « Le Diable »).

Les morceaux semblent parfois teintés d'une patine qui leur donne une nuance hors d'âge. On s'attendrait presque à entendre les craquements d'un vieux 33 tours ponctuer les silences entre les morceaux. En laissant aller son imagination à l'écoute de l'album, on se plaît à visualiser Sing Sing en chaman convoquant des fantômes improbables, aux côtés d'une Eloïse Decazes un peu sorcière qui collecte les chansons anciennes comme d'autres les herbes ou les sortilèges (voir ses collaborations précieuses avec **Eric Chenaux** et **Delphine Dora**). Ensemble, ils tutoient le diable et parlent aux éléments (la brume des matins cassants et le soleil qui fait des pompes sur votre nuque), font enfler des incendies sur fond de vocalises évoquant des sirènes (« Le Diable »), découvrent une quiétude insoupçonnée dans le ciel de Lille.

Rituel de joie

Et quand, au terme du voyage, ils concluent la deuxième version de « Piège à loups », amputée en début d'album, par un final velvétien tout en montées de guitares à la « Sister Ray », c'est comme un grand feu de joie dans lequel jeter ce qui nous pèse et nous encombre pour mieux nous libérer : un rituel qui nous laisse euphorique et léger. Et prêts à reprendre la boucle du début, accueillis par les premières notes caressantes du « Piège à loups » initial. « On couche ici à quatre ou cinq, puis c'est le matin gras... » C'est vrai qu'il fait bon vivre dans cette maison qui ne ressemble à aucune autre.



Partager :   

publié par **Mélanie Fazi** le 19/10/15

CHRONIQUE – ARLT – DEABLERIES.

26 octobre 2015



A chaque fois la même prétention. À chaque fois la même impasse. Avec une telle musique, une telle singularité, de telles aspérités, parler des dernières *Deableries* d'Arlt devrait être une simple formalité. Une pincée de sorcellerie, le magnétisme parfois dérangeant d'Eloïse Decazes, une goutte de chamanisme, le charisme troublant de Sing Sing, quelques références aux contes, à nos terroirs, au Moyen-Âge, au folk américain, au minimalisme et le tour sera joué. Mais le trouble revient toujours, une forme de paralysie verbale, une incapacité profonde à rendre toute la richesse, la douce folie et la sensuelle étrangeté de leur musique. Le tour c'est Arlt qui le maîtrise. Je me demande souvent ce qu'ont bien pu penser les premiers à avoir reçu le choc des débuts cubistes de Picasso. La capacité de ce type à s'affranchir de la perfection classique qu'il était parvenu à maîtriser pour partir à l'aventure de l'inconnu. Quelle fut leur réaction en ressentant une émotion violente mais en ne réussissant pas à l'exprimer. Les mots vains. Ceux d'Arlt sont loin de l'être. Poétique et crue, absconse et percutante, drôle et lucide, mystique et païenne, leur langue est « en français » mais ne ressemble en rien à la chanson d'ici. Ici les totems sont entaillés, on en fait des cure-dents, des attrape-rêves, des crucifix, des lance-pierres, les icônes sont déconstruites, défigurées. Et quand ils parlent de cul et de mort sans aucun tabou il s'en dégage pourtant une poésie incroyable. Mettant à mal les règles du soi-disant bon goût musical, les habitudes syntaxiques, ils flinguent de façon exemplaire la routine, la paresse, tels des Géo Trouvetou de la chanson. Car malgré tout c'est bien de cela dont il s'agit : de chansons, et de sacrément bonnes chansons. Derrière les apparences de la bancalité et du désordre de la brocante, ça tangué, ça valse, ça frôle le précipice, le vide, ça donne le tournis, on voit des étoiles, des trous noirs mais ça tient debout. Miracle ou magie noire, peu importe. C'est la force éternelle et contagieuse de cette chanson qui voyage à travers l'espace et le temps. Des morceaux façon pompier-pyromane, qui allument des mèches avant d'éteindre des incendies, des ritournelles qui apaisent ou irritent, envoûtent et saisissent mais ne laissent jamais indifférent. *Nue comme la main* (« le soleil fait des pompes sur ta nuque »), *Le diable* (hypnotique « Je pensais que tu avais mis ta plus belle robe pour moi, mais alors qui a déchiré ta robe »), *L'enterrement* (oh merveille « rappelle moi seulement de qui est l'enterrement »), *Le cancer* (« que le cancer qui te mange le cul »), ... autant de preuves magistrales de leur inventivité. Non seulement ils cherchent, mais ils trouvent. C'est le diable sûrement. Sûrement. La beauté du diable.

Matthieu Dufour

PS : ne confiez pas votre grille-pain en panne ou votre cafetière défectueuse à Arlt si votre petit-déjeuner est sacré, vous risquez de vous retrouver avec une machine à labourer les nuages ou un appareil à tatouer les rêves sur les foins.

qobuz

Arlt, chansons en français

La nouvelle missive d'Éloïse Decazes et Sing Sing...

PAR MARC ZISMAN | VIDÉO DU JOUR | 22 OCTOBRE 2015



Arlt (Éloïse Decazes et Sing Sing) - © Jean-Baptiste Millot pour Qobuz.com

La question n'est pas de savoir si c'était mieux avant mais plutôt de se souvenir comment tout a commencé... De la musique et des mots. A moins que ce ne fussent des mots et de la musique. Éloïse Decazes et Sing Sing qui sont **Arlt** à tous les deux ne font que ça, des mots et de la musique. Depuis le bien nommé [La Langue](#), leur premier album paru à l'automne 2010, ce duo offre à la chanson en français de (re)vivre son âge de pierre. Quand on écoutait le mot et surtout sa musique. Le tandem Fontaine/Areski et le jeune Velvet Underground (acoustique et/ou électrique) ont semblé être des points de départ à cet art d'**Arlt**. Avec leur quatrième album intitulé [Deableries](#) (on orthographiait diableries ainsi, il y a de nombreux siècles de cela...), le fusil reste sur la même épaule. Tant mieux. On écoute donc

ces chansons – du 100% fait main / fait maison – singulièrement construites mais totalement fascinantes. Folk au pied bot, country hawaïenne, chanson à tiroirs, allégorie en allumettes, voilà douze chansons d'un autre temps, d'une autre planète. Douze allers simples pour un pays qui ne ressemble à aucun autre. Bon voyage donc...



RANDOM SONGS

DEABLERIES

On October 23, 2015 by mathieugandin

La musique d'**Arlt** rebondit dans mes oreilles depuis déjà quelques jours sans que l'ivresse ne passe et cela même si je marche en dodelinant de la tête. Les rues floues défilent devant mes yeux quand j'écoute le rythme syncopé de la guitare de **Sing Sing** et les vocalises d'**Eloïse**. **Sing Sing** chante aussi et d'ailleurs ça fait un beau contrepoint. **Eloïse** joue également du concertina ce qui donne lieu à quelques bourdonnements aussi fascinants que cette robe déchirée appartenant au diable dorénavant déchu de ses fonctions. **Mocke** dessine des mélodies électriques supplémentaires à vous désassembler progressivement chaque partie de votre corps. La folie douce gagne progressivement mon esprit quand, chaque matin, je me perds doucement dans la beauté prodigieuse des compositions de ce trio, et tu devrais bien en faire autant ...

S'il fallait choisir une chanson parmi ce chef-d'oeuvre et bien je ne serais pas trop laquelle prendre.

Thomas Bonvalet est aussi venu jouer des sons avec plein de jolis instruments, dans un travail musical instinctif qui n'est pas sans évoquer le dernier **Powerdove**, mais je ne suis pas bien sûr. La nuit dans laquelle nous avançons est sombre et épaisse et j'ai omis de mettre des bretelles à mon pantalon. La tristesse arrive à l'écoute de *Nous taire un peu* et *Les Oiseaux cassent*. *Nue comme la main* est fabuleuse et mon pied saigne dans le *Piège à loup*. On ne peut pas dire que je sois très en forme ce soir, mais s'il fallait vraiment choisir une chanson parmi ce chef d'oeuvre, même si je ne sais pas très bien laquelle prendre et bien je crois que je garderai quand même *Le Diable* ...

(🎵) **Arlt – Le Diable**



Mathieu

NATIONAL

WEB

LIVE REPORTS



Art - Divan du Monde, Paris



Bien sûr on l'attendait, ce concert-là, on s'accrochait à cette idée comme à une bouée dans le chaos de ces derniers jours. Parce qu'indépendamment de ses qualités propres, le contexte le rendait particulier. Le premier concert d'après, quatre jours à peine après l'inimaginable, après avoir appris en sortant d'une salle de spectacle quelles atrocités venaient de se commettre dans une autre. Alors le premier, oui, on s'y accrochait. Et ce, d'autant plus fort que ce serait celui-là, parce qu'en des temps moins perturbés, on est souvent sortis des concerts d'**Art** avec un grand sourire aux lèvres. C'est à eux ce soir d'endosser la lourde et belle responsabilité d'essayer de nous emmener ailleurs.

Être présents

Et puis les portes du Divan du Monde s'ouvrent comme avant, on est un peu étonnés de se trouver là, de partager une bière avec les amis, de les serrer dans nos bras, d'être là tout simplement, plus ou moins concernés, plus ou moins cabossés, mais présents et vivants, avec une soif de musique et de partage plus grande que jamais. Et puis, au terme de la première partie hypnotique assurée par **Sourdure**, ses boucles, son violon et ses chansons hors d'âge, voilà les quatre silhouettes familières qui montent sur la scène et entonnent « Nue comme la main », le titre le plus solaire de **Deableries**. **Sing Sing** et **Eloïse Decazes** au milieu de la scène comme toujours, **Mocke** et sa guitare à gauche, **Thomas Bonvalet** et son indescriptible attirail sur la droite - configuration nouvelle, car on n'avait jamais connu les deux premiers qu'accompagnés de **l'un** ou **l'autre** des seconds, jamais tous à la fois.

Les premières minutes sont irréelles, bien sûr. Le reste est encore là, on y pense tout le temps, comme un rouage qui ne tourne pas rond au fond de notre cerveau. Alors on se concentre sur des détails. La gestuelle de Mocke sur les cordes de sa guitare, les sourires chaleureux d'Eloïse Decazes comme autant de rayons de soleil, la silhouette robuste et terrienne de Sing Sing, les mimiques habitées de Thomas Bonvalet faisant naître dissonances et claquements d'instruments plus ou moins probables. Quelques « merci » fusent du public. Les applaudissements prennent ce soir, dès le départ, un poids particulier.

Force de vie

« Je vais passer la soirée à vous dire merci comme une buse », ironise Sing Sing entre deux morceaux. Mais il restera, tout du long, moins disert qu'à l'ordinaire. Présent à la musique, qu'il incarne avec la même force tranquille que toujours, mais plus en retrait lorsque sa guitare se tait. On le sent, à certains moments, profondément ému, peut-être de plus en plus à mesure que le concert avance. À ses côtés, Eloïse paraît curieusement plus radieuse que jamais, force de vie, étincelle de joie, comme un lutin espiègle qui se déplace davantage que d'habitude, danse entre les maracas et les marteaux semés sur la scène. Quelque chose se dénoue soudainement lors d'une version endiablée de « La Rouille » ponctuée par les claquements de doigts énergiques d'Eloïse, peut-être parce que c'est la première chanson qui soit plus ancienne que le répertoire de *Deableries*, une amie de plus longue date, ou parce qu'elle est plus enjouée aussi. On se retrouve soi-même à chanter les paroles comme un mantra bienfaisant.

Le concert semble s'emballer à partir de là. La dynamique de cette formation à quatre fonctionne à la perfection ; une tension nouvelle s'installe lorsque Mocke et Thomas Bonvalet se lancent dans des duels soniques qui donnent un relief nouveau aux morceaux, sur la fin de « La Rhubarbe » ou celle de « Pièges à loups » qui s'emporte pour ralentir ensuite et mieux nous happer. Vers la fin du concert, Sing Sing et sa guitare descendent dans la fosse le temps de trois morceaux, et une dynamique nouvelle s'installe alors, au croisement de deux axes contraires : l'un parallèle à la scène, formé par Mocke et Thomas Bonvalet ; l'autre transversal, reliant Sing Sing qui danse parmi les gens, comme pris d'une transe hagarde, et Eloïse qui investit toute la scène, chante sur deux micros à la fois et nous communique ses grands sourires, sa lumière bienveillante et contagieuse. On se tourne vers l'un, vers l'autre, tour à tour, on fredonne ce « Château d'eau », ce « Tu m'as encore crevé un cheval » qu'on n'a jamais été si heureux d'entendre jouer sur une scène. On est là, ils sont là, quelque chose passe qui va au-delà des mots, un besoin de partage assouvi, un moment d'apaisement.

Pour la beauté du geste

Le rappel sera bref, l'émotion est palpable des deux côtés de la scène, les cris et les applaudissements montent du fond des tripes. Ils ont été à la hauteur, tous les quatre, ô combien ; on s'éloigne de la scène avec un sourire jusqu'aux oreilles. On s'attarde un peu pour les remercier sans forcément trouver les mots, et ces « merci »-là ne sont ni rituels, ni politesses de forme, mais peut-être les plus chargés de sens qu'on ait jamais prononcés au terme d'un concert. Les gens se serrent longuement dans les bras les uns des autres, Eloïse distribue les *hugs* à la chaîne, on se rappelle y être retourné deux fois, trois fois, six fois, pour répéter des remerciements qui ne perdaient jamais de leur sens, comme on dit aux gens qu'on les aime quand on a eu si peur de ne plus les revoir. On mesure avec le recul le cran qu'il a pu leur falloir pour remonter sur cette scène-là, on les admire d'autant plus pour la beauté du geste et du partage, pour l'étincelle qu'ils ont réveillée en nous.

Il s'est passé ce soir, dans l'enceinte du Divan du Monde, quelque chose de rare et de précieux. La musique ne peut pas guérir tous les maux, mais elle peut aider à mieux panser ses plaies. Ce qui aurait pu être dérisoire dans un tel contexte nous devient plus que jamais essentiel. Alors on reprend le clavier, tant bien que mal, pour fixer un souvenir de ces choses-là, pour ajouter un merci à la litanie de ceux déjà prononcés de vive voix. Un geste infime de gratitude pour la flamme qui a brillé ce soir.



*PS : Un grand merci à **Matthieu Dufour**, de l'excellent blog **Pop, Cultures & Cie**, pour la photo.*

NATIONAL

WEB

ANNONCES



© Blaise Harrison

Le nouveau clip de Artt en exclu, pour accompagner l'entretien croisé Artt/Bertrand Belin.

Il est sorti mi-octobre, le nouvel album d'Artt. Filmée à ras de terre, avec des petits animaux inquiétants et l'esprit malin qui rôde, la vidéo en exclu de *Le Diable* se regardera en lisant l'entretien croisé entre Sing Sing (chanteur-guitariste de Artt) et Bertrand Belin, [ici](#), et dans Les Inrocks de cette semaine.





Artt : un tube pour la canicule ?

le 30 juin 2015 à 11:17 •

Sera-ce le tube de l'été ? En tout cas, en plein dans l'actualité caniculaire, cette chanson où il est question du soleil qui fait des pompes sur ta nuque, puis qui roule sur l'herbe et qui pue dans l'herbe.

C'est, en avant-première, un extrait de *Deableries*, le prochain album du duo Artt – qui présente la particularité d'avoir été enregistré à quatre, avec Mocke et Thomas Bonvalet.

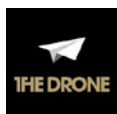
Un clip beau comme un film de vacances, avec une attention portée aux détails les moins touristiques. L'album *Deableries* sortira le 16 octobre sur le label Almost Musique, et un autre titre est à [découvrir ici](#).

Stéphane Deschamps

NATIONAL

WEB

DIVERS

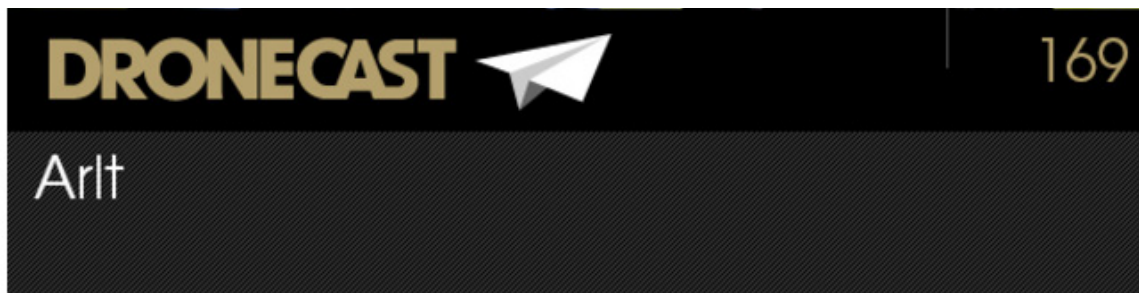


Dronecast 169 : Artt

En écoutant en boucle leur nouveau Deableries, vous vous êtes peut-être posé la question : d'où vient Artt? Pour les origines biologiques, on dira deux gros choux, comme tout le monde. Pour la musique, cette playlist internationale et sans-frontières musicales vous aidera sans doute à y voir plus clair.

26.10.2015, par The Drone





Nom / âge / ville : Eloïse Decazes, 36 ans, Paris / Sing Sing 37 ans, Paris

Maison Mère : Almost Musique

Premier souvenir musical : Eloïse Decazes: Nino Ferrer "La maison près de la fontaine" , les génériques de "Chapi Chapo" et du "Manège Enchanté". La première chanson que j'ai chanté c'était un truc qui disait "Je m'appelle Yok Yok, j'habite dans une coque". Sing Sing: "Au clair de la lune", "Une souris verte", le générique de la série télé Batman, "Vanina" de Dave que je chantais parait-il à tue-tête du matin au soir debout sur un tabouret de cuisine (dans la cuisine).

Dernier site visité : Eloïse: <http://boutique-mette.com/fr/> / Sing Sing <http://lesmaitresfous.blogspot.fr>

Dernier disque acheté / téléchargé : Eloïse: Micachu & The Shapes "Good sad happy bad" et Drinks " Hermits on holiday" / Sing Sing: Milton Nascimento "Geraes"

Au travail sur : la préparation de la tournée *Deableries*, des ateliers avec une classe de 6ème au Collège Anatole France, Pavillons sous-bois, le mix du prochain album d'Eloïse Decazes & Eric Chenaux, etc...

Crédit photo : Blaise Harrison



Tracklist

- 1 - Reiko Kudo - Kaiathu-san
- 2 - S.E Rogie - Man Stupid Being
- 3 - Lucio Battisti - Umanamente Uomo - Il Sogno
- 4 - Kevin Ayers & Bridget St John - Jolie Madame
- 5 - Calvin Johnson - When Hearts Turns Blue
- 6 - Officer - Telepathy
- 7 - Harry Partch - Rivers of Babylon
- 8 - Eduardo Mateo - Nene
- 9 - Ivor Cutler - Baby Sits
- 10 - Cleoma Falcon - Prend donc courage
- 11 - Mayo Thompson - Dear Betty Baby
- 12 - Alvarius B - The Dinner Party
- 13 - Tom Zé - Retrato na Praça da Sé
- 14 - Wladimir Chostakovitch - Lament For A Dead Boy
- 15 - Hoagy Carmichael - Baltimore Oriole
- 16 - Nelson Angelo & Joyce - Comunhao
- 17 - Andrée Duffault - La belle s'en va au jardin des amours
- 18 - Slapp Happy - Charlie 'n Charlie
- 19 - Adriano Celentano - Uomo Macchina
- 20 - Rey King - Where Are the Children?
- 21 - Sly & the Family Stone - Runnin' Away
- 22 - Henry Flynt - Graduation

LOCAL

PRESSE

CHRONIQUES



Concert

Chansons tordues et folk déviant : Arlt, comme ça se prononce



François Gorin Publié le 16/11/2015. Mis à jour le 16/11/2015 à 16h33.

Voix claire et guitare bourrue, le fantasque duo néo-folk étale ses chansons grinçantes et bancales dans son quatrième album, “Deableries“. Et en concert, demain soir, à Paris.

Chansons à deux voix, guitarées, soigneusement tordues, légèrement déviantes, gracieusement grinçantes, artisanales : Arlt est seul en son drôle de genre. Heureusement, Arlt est deux et déjà ça tient chaud : Eloïse Decazes, voix blanche, presque transparente. Sing Sing, tons graves et sons parcimonieux. Leur tête à tête définit le groupe. Quand ils ont besoin de renfort, viennent Mocke, seconde guitare de première classe, et Thomas Bonvalet, multi-instrumentiste. C'était lui, l'intrus bienvenu qui ajoutait sa patte à l'album précédent, presque entièrement fabriqué en matériau recyclé des deux premiers. Sorti cet automne, *Deableries* est donc le quatrième tome des aventures d'Arlt.

On y entend des mots qui semblent mis dans un ordre inhabituel et des sonorités qui les rendent immédiatement intéressants. Les deux voix se marient et quand elles s'éclipsent, l'instrumentarium fait un bruit réjouissant de guimbarde brinquebalante. Tels des Areski et Fontaine qui auraient digéré des coffrets entiers de folk américain primitif, Eloïse Decazes et Sing Sing créent le trouble avec des riens :
« *Je ne sais plus de quoi on parle, si c'est de la mort qui vient ou bien si c'est du café qui brûle...* »

Les morceaux les plus fragiles (*Les oiseaux cassent, La rhubarbe, L'enterrement*) sont peut-être les plus forts. Le duo est seul aussi capable de seriner, imperturbable : « *Que le cancer te mange le cul / si tu persévères une nuit de plus / à gésir sur ce pieu avec moi* ».

Mais l'expérience Arlt n'est complète qu'après les avoir vus sur scène, où tout vacille, tremble et peut arriver là où on ne l'attendait pas. La jeune femme claire rime alors avec sorcière et l'ours bourru fait goutter dru sa guitare. A déguster ce mardi soir au Divan du Monde, avec Sourdure en première partie.

LOCAL

PRESSE+WEB

DIVERS



Noblesse de l'Art

MUSIQUE & SOIREES | article publié le Mardi 10 novembre 2015 par Stéphane

Duchêne

Petit Bulletin n°991

Art + Josef Van Wissem en concert à la Bobine Duo si singulier qu'il parvient à désosser la langue, qui est pourtant un muscle, Art invente dans la déconstruction une nouvelle chanson française dont la noblesse est dans la démarche, bancale et incertaine, réaliste et insensée. Stéphane Duchêne



« *Ça tremble et tout ce qui tremble est vrai* » chantait le duo Art sur l'album *Feu la figure*. Ainsi est la musique d'Art : elle tremble et elle est vraie. Elle est vraie parce qu'elle tremble. Parce qu'elle vibre et saute comme un nerf sous la peau, parce qu'elle roule des galoches à la langue française mais sans salive, à sec, comme pour la râper autant que la faire dérapier, bien décidée à casser le moule de ce boulet au pied de la chanson française qu'est le (néo-)réalisme.

Ses paroles, Sing Sing (Florian Caschera, moitié masculine), les voit comme des riffs de langage. On pourrait tout aussi bien dire des riffs, séparant les phrases, coupant la narration comme on scinderait un continent d'un tremblement. Un art de la découpe et du rafistolage où Art manie les vents contraires du souffle, les paradoxes linguistiques et les filouteries de la lo-fi comme personne.

En fait, la langue française intéresse moins le duo que la langue tout court et la musique qu'elle produit. Pas étonnant que le duo chante « *Je ne sais plus de quoi on parle, si c'est de la mort qui vient ou bien si c'est du café qui brûle, si c'est de l'amour qui s'en va ou bien de quoi* » sur un titre extrait du récent *Deableries*, intitulé *Nous taire un peu*.

Palais

Arlt, c'est donc un peu chanter comme une manière de se taire, de verbaliser le verbeux comme on lui colle une prune, de substituer le « o » de « sons » au « e » de « sens », de dessiner « sans [les] bras » avant de signifier, de faire de l'énonciation non pas d'un confort ou d'une pratique mais quelque chose d'aussi impraticable que leur nom, une manière d'aller à l'essentiel en marchant sur le fil du superflu.

Quant à faire tenir cela ensemble, c'est tout un ar(l)t évidemment qui fait la noblesse d'Arlt. À ce sujet, l'inénarrable écrivain Christian Laborde, auteur du dernier roman censuré en France (*L'os de Dionysos*, 1987), d'ouvrages sur Bernard Hinault et Lance Armstrong, poète slammeur, performer, biographe, ami et imitateur perpétuel de Claude Nougaro, répète très souvent que « *la noblesse est dans la bouche car elle est couverte d'un palais* ».

Mais la bouche aussi noble et belle soit-elle, Arlt le sait, est aussi le royaume des bactéries, vibrantes et grouillantes. La langue en tant qu'organe, à la fois sensuelle et repoussante et en tant que système linguistique, le siège de la poésie comme des pires saloperies.

Si bien qu'avec ses chansons en guenille empreinte de la grâce aristocratique des "hobos", Arlt fait office de cour des miracles autant que de miracle de cour. Gravissant et dévalant en un mouvement perpétuel les marches tremblantes du palais.

Arlt + Josef Van Wissem, vendredi 13 novembre à 20h30 à la Bobine

C'est déjà ça

Le blog chanson de Yannick Delneste, Philippe Ménard et Catherine Methon

22/11/2015

Bertrand Belin, entre Buddy Holly et Annegarn

Son cinquième album devrait rallier les rétifs jusque là à son style minimaliste et éthéré. "Cap Waller" est un bijou de mélodies ciselées et exotiques, de textes réalistico-elliptiques. En concert dans la région en ce moment.



Cinq chansons-clés de Bertrand Belin

"L'enterrement" (Arlt). Je les aime toutes. L'oeuvre d'un très très grand mélodiste, en plus d'être un auteur remarquable. Une richesse rare d'influences musicales, une profondeur que j'adore.